



PREMIER CHAPITRE

Titre : **DE GAULLE MON PÈRE**
Entretiens avec Michel Tauriac

ISBN : 2-266-14330-1

N°12241

Prix : 10 €

Plus de 30 ans après la mort du Général, Philippe de Gaulle parle de son père, Charles de Gaulle, dans une biographie définitive. Un document exceptionnel.

1

UN PÈRE INSOLITE

« Ma chère petite femme chérie [...] Je pense beaucoup à toi et à nos enfants. Philippe et Elisabeth devraient bien m'écrire un mot. »

Lettres, Notes et Carnets. 27 mai 1940.

Il est une question que tous ceux qui s'intéressent au général de Gaulle se posent dès l'instant où ils vous aperçoivent : quel père était-il pour vous ? On a dit qu'il semblait agacé par vous de temps en temps, qu'il lui arrivait même de vous considérer avec condescendance, et que de ce fait vous étiez comme écorché vif. Ne l'accusiez-vous pas secrètement de vous étouffer ? En un mot, était-ce si inconfortable d'être le fils d'un tel homme ?

— Je sais que ce sont les interrogations obligatoires et les réflexions des gens qui ne me connaissent pas, mais je vous l'assure, je n'ai jamais eu l'impression que mon père m'étouffait en quoi que ce soit. Certes, un personnage aussi exceptionnel ne pouvait que poser des problèmes à son entourage immédiat, mais j'avais ma propre personnalité, bien indépendante de la sienne, et d'autre part, je bénéficiais de son nom. Alors, que demander de plus ? Il ne m'a fait que du bien et il nous a aimés, ma sœur Elisabeth et moi, comme tous les pères affectueux de la terre aiment leurs enfants. Les lettres qu'il nous a adressées jusqu'à ses derniers jours sont là pour le prouver. Bien sûr, parfois, quand quelqu'un de plus jeune exprimait une opinion par trop péremptoire ou s'avançait un peu imprudemment dans ses propos, il répondait avec une certaine condescendance, et nous n'étions pas à l'abri de cette réaction. Mais il la montrait aussi à beaucoup de personnes et même à ses ministres. Il souhaitait ainsi ramener les choses à leurs justes proportions. Maintenant, ai-je une sensibilité d'écorché vif ? Il est vrai qu'on peut le penser quand on attaque sa mémoire devant moi. Là, je me rebiffe. Quoi de plus naturel ? Non, je ne crois pas avoir souffert un seul jour du personnage historique dont la dimension semblait écraser tous ceux qui l'entouraient. Il était toutefois pesant certains jours de vivre à ses côtés, car sa forte personnalité marquait son entourage de son

extraordinaire supériorité. Peut-être crut-il parfois cultiver sciemment cette particularité, mais le plus souvent il ne s'en rendait pas compte tant elle était naturelle, et il s'efforçait alors de l'atténuer par attention pour les siens. Il était même capable d'une très grande courtoisie, jusqu'à la flatterie vis-à-vis de ceux auxquels il voulait du bien ou même qu'il voulait séduire. Cela dit, il faut pouvoir assumer une telle parenté et, je l'avoue, ce n'est pas tous les jours facile. Songez au fils de Churchill qui n'a pas pu accepter cette charge et dont la fin fut tragique. Le destin m'a assigné cette place à côté de lui et j'affirme que je n'ai jamais eu qu'à m'en féliciter. Qui aurait pu se plaindre d'avoir un tel père et de porter un tel patronyme ? Dans l'histoire de France, ce nom est presque au même niveau de notoriété que celui de Louis XIV ou de Napoléon. Quand on va à l'étranger, quand on rencontre les gens de la rue qui ne connaissent rien de la France, ils connaissent au moins un nom : le nôtre. Quel Français ne serait pas heureux de l'avoir eu pour père ?

— N'est-ce pas plus facile aujourd'hui de s'appeler de Gaulle qu'il fut un temps ?

— Pas moins difficile qu'avant, lorsque mon père était encore là. Pourquoi ? Parce que cela complique toujours autant l'existence. Quand j'étais dans la vie militaire ou en opération sur un bateau, dans la Marine nationale, je parvenais parfaitement à m'extraire de ce contexte, mais à partir du moment où j'ai quitté l'uniforme, tout s'est compliqué. Je ne peux pas passer une journée, aujourd'hui encore, sans entendre parler du général de Gaulle. Je ne peux pas lire un journal sans voir surgir son nom, rencontrer des gens sans qu'on me le mentionne et sans qu'on me questionne à son sujet. Sans doute pourra-t-on me traiter d'hypocrite, mais j'aimerais vraiment être moins sollicité par les admirateurs du Général. Ce qui ne m'empêche pas d'être reconnaissant à l'égard de tous ceux qui restent si fidèlement attachés à sa personne malgré les années et l'ingratitude ambiante.

— Et votre air de famille ? Il doit vous être malaisé de passer inaperçu ?

— Il ne faut pas exagérer. Bien sûr que je ne peux pas cacher ma filiation, mais tout de même pas au point qu'on la remarque à chaque fois. Il fut un temps où la ressemblance était plus frappante. Mais les Français ont gardé le souvenir des années, les dernières, où le Général a perdu un peu l'aspect qui le rendait si particulier par sa minceur longiligne. Aujourd'hui, quand j'entre dans un lieu public, les têtes qui se tournent vers moi ne sont pas aussi nombreuses qu'on le croit. Mais si je veux avoir la paix, je dois quand même éviter certains endroits, comme, par exemple, le métro et le cinéma. Les réactions du public se divisent grossièrement en trois groupes : le premier ne sait pas qui je suis, le deuxième se demande s'il n'a pas la berlue et le troisième me reconnaît.

— N'avez-vous jamais été un peu jaloux de cette France et de ces Français qui s'approprièrent votre père ?

— Cette question m'étonne beaucoup. Je n'ai jamais eu ce sentiment et je pense que ni ma mère ni ma sœur ne l'ont eu davantage. J'ai toujours considéré pour ma part que c'était tout à fait normal que la France et les Français s'approprient le général de Gaulle. N'avait-il pas fait tout ce qu'il pouvait pour la patrie ? Il tenait donc sa place dans le cœur des Français (il continue d'ailleurs à la tenir dans le cœur de beaucoup), comme nous avons toujours eu une place privilégiée dans son propre cœur, au sein de notre famille, même s'il ne nous le confirmait pas

directement ou trop souvent. S'il m'arrive de le désigner comme « le général de Gaulle » ou plus simplement « le Général », ce n'est pas de ma part comme si je voulais parler d'un étranger. C'est parce que je désire faire la distinction entre lui et le personnage politique ou historique qu'il représentait. Ma mère s'exprimait souvent d'une façon identique, sachant qu'il tenait farouchement à séparer sa vie publique de sa vie privée. A la maison, bien sûr, mes sœurs et moi, nous l'appelions « papa », tandis que ma femme, Henriette, avait convenu avec lui de l'appeler « père ».

— Enfant, aviez-vous conscience que votre père se distinguait des autres ?

— Bien sûr. Dès que j'ai eu l'âge de raison, j'ai perçu qu'il était d'une catégorie supérieure à celle des autres pères, qu'il avait une dimension différente que son nom accusait encore, ce nom si original, si facile à retenir et si évocateur. Certes, quand on est gosse, on trouve toujours que son père est le plus beau et le meilleur, mais je voyais bien que le mien appartenait en plus à une espèce à part. Le regard de mes petits camarades et de leurs parents me le confirmait. Ce n'était évidemment pas à cause de sa taille exceptionnelle, mais de sa personnalité. Je voyais qu'elle avait une envergure qui tranchait sur celle de Monsieur Tout-le-Monde. Au milieu d'un groupe d'hommes, il semblait être toujours celui qui comptait le plus, que l'on remarquait au premier coup d'œil, pas seulement parce qu'il les dépassait d'une tête, mais parce qu'il avait une présence inégalée. Et plus je grandissais, plus cette particularité s'affirmait pour moi jusqu'à devenir insolite. Aussi, lorsque la guerre a éclaté et qu'il a commencé à devenir célèbre, j'ai presque trouvé cela naturel.

— On le disait souvent tendu et irascible avec ses enfants. N'en souffriez-vous pas plus que vous ne voulez peut-être l'avouer ?

— Ce n'est pas exact. Il avait évidemment, comme tout père, des moments d'impatience, mais cela ne durait pas. Il nous lançait, par exemple : « Débarrassez-moi le plancher. Vous êtes dans mes jambes ! J'ai autre chose à faire, allez dans votre chambre ! » Quelquefois aussi, on recevait des baffes et ma mère ajoutait les siennes. Elle avait la main plus lourde que lui. Elle la tenait, pensait-elle, d'une Alsacienne qui, dans sa propre enfance, la rudoyait par principe. Pour nous servir de leçon, elle nous rapportait : « Elle nous apprenait à nous tenir tranquilles. Aussi, quand elle nous mettait dans un fauteuil en nous disant "ne bouge plus !" on n'avait pas intérêt à broncher. » Autrement dit, nous étions dressés dès la petite enfance. Mon père m'avait mis dans une école maternelle privée tenue par les demoiselles Gernez, rue Sylvestre-de-Sacy, près du Champ-de-Mars. Il m'y conduisait tous les matins en me prenant par la main. Quand il partait en manœuvres, une ordonnance le remplaçait. Je ne me souviens pas avoir vu ma mère m'accompagner une seule fois. Plus tard, elle s'occupera davantage de ma sœur Elisabeth. Peut-être a-t-elle gardé cette préférence toute la vie durant. Ses conversations avec moi ont toujours été brèves. Mon père, quant à lui, avait horreur des gens qui se coupent mutuellement la parole. Aussi, nous avions peur de l'interroger mal à propos et de l'interrompre quand il parlait. Nous attendions le bon moment pour ouvrir la bouche. Chacun disait alors ce qu'il avait à dire en quelques mots sans hésiter, et c'était tout. Mais il n'était pas un père sévère. S'il avait des exigences, il pouvait aussi parfois être indulgent jusqu'à rire de quelques écarts, comme celui d'essayer de trouver un mauvais prétexte pour s'esquiver ou échapper à une corvée familiale. Il ironisait, ça l'amusait.

— A quel âge avez-vous reçu sa dernière réprimande ?

— C'était à la fin de la guerre, en 1945. J'avais alors vingt-quatre ans. Je venais de quitter les fusiliers marins et me préparais à rejoindre mon stage d'aéronautique navale aux Etats-Unis. J'avais obtenu trois mois de permission, la première depuis le début de la guerre, et mes camarades de Stanislas m'avaient invité à sortir avec des jeunes filles. J'habitais chez mes parents. Nous sommes rentrés à une heure du matin. Mon père s'est mis en colère. Il grondait : « Alors, comme ça, tu n'as rien d'autre à faire que de sortir en ville pour mener une vie de bâton de chaise ? » Comme ma mère, il craignait – il me l'avoua plus tard – que je me lie à une jeune fille qui n'aurait pas convenu à leurs propres vœux. Le lendemain, je me suis rendu au ministère de la Marine et j'ai demandé à aller encadrer les recrues à Hourtin, près de Bordeaux, en attendant de partir pour les Etats-Unis. Mon père était assez embarrassé. Il a cherché à savoir : « Tu ne pourrais pas changer ça ? Tu n'as jamais pris de permission depuis cinq ans, c'est dommage. » J'ai répondu : « Trop tard. Je ne peux pas passer pour une girouette. » Il a salué d'un petit sourire cette réponse qui lui ressemblait, malgré sa tristesse inavouée de mon départ prématuré.

— Comment jugiez-vous l'homme qu'il était quand vous étiez enfant ? Gai ? Triste ?

— Il n'était pas drôle tous les jours, mais il avait des moments très agréables où sans rire lui-même aux éclats – je ne l'ai jamais vu en avoir envie – il m'entraînait à le faire. Quand il apercevait un chien, par exemple, il se mettait à parler le patois des « ch'timis ». Il prononçait cette charade que j'ai fini par retenir pour la vie : « *Suppose t'es un chien qui chauffe ès grosses giffes grises au soleil ?* » Cela veut dire : « Je suppose que tu es un chien qui chauffe ses grosses bajoues au soleil. » « *Chti marche s'it queue. – Je te marche sur la queue.* » « *Ti m' mords. – Tu me mords.* » « *Qui que ch'est qu'a raison ?* » Parfois, toujours en patois, il chantait le *P'tit Quin-Quin*. « C'est une chanson triste, le *P'tit Quin-Quin*, m'a-t-il appris. Les troupiers la chantaient pendant la guerre parce qu'ils avaient le mal du pays. » Il l'avait chantée beaucoup, enfant, avec les gosses des cultivateurs et des mineurs du faubourg de Lille, des gens qui ne parlaient souvent que le flamand. Il me faisait rire également quand, avec ma mère, il se moquait d'un noblaillon qui jouait les grands airs à cause de son nom à tiroir. Et, le parodiant, il annonçait avec l'accent d'un huissier à chaîne : « Monsieur Gontran de la Mortadelle ! »

— Qui était le plus tolérant des deux, votre père ou votre mère ?

— C'était lui. Ma mère se montrait souvent impatiente avec moi, comme si elle craignait de me voir contester son rôle. Mon père avait sa force tranquille et il n'avait pas besoin de l'affirmer. Il lui suffisait donc d'envoyer de temps en temps un petit coup de semonce. Ma mère, en revanche, avait davantage besoin de manifester son autorité, d'autant qu'elle sentait qu'en grandissant nous nous éloignions d'elle physiquement et psychologiquement. C'est normal. Elle aurait été choquée du contraire, car selon la mentalité des parents de l'époque, les enfants devaient devenir adultes le plus vite possible.

— Est-ce à dire que vous vous confiez plus facilement à votre père qu'à votre mère ?

— Je dirais plus à mon père qu'à ma mère à cause de ces choses implicites qu'un garçon avoue plus volontiers à une personne de son sexe, tant en ce qui concerne ses études que ses rapports avec ses camarades, et plus tard sa vie

d'homme marié. Avec mon père, on se comprenait à demi-mot. Cette entente tacite s'installa progressivement entre nous. Des lettres plus explicites sont venues par la suite la compléter. Dans ma jeunesse, je crois cependant qu'il était volontairement plus affectueux avec ma sœur Elisabeth, quelquefois même au détriment de ma mère. Il n'y avait que son rire en cascade qui l'énervait un peu. Mais je ne suis pas sûr qu'il lui ait fait tellement de confidences, car il y avait des choses qu'il trouvait trop dures pour les confier aux femmes, en particulier lorsqu'elles lui étaient proches. Les hommes de sa génération, qui avaient connu l'horreur pendant la guerre de 14, avaient l'habitude de demeurer discrets à l'égard des femmes afin de ne pas les heurter. Je ne prenais pas ombrage de sa préférence marquée pour ma sœur parce que je considérais qu'une fille devait être protégée. C'était ce qu'il m'avait appris. Elisabeth avait aussi, je pense, plus d'affinités avec lui qu'avec notre mère, bien qu'elle fût beaucoup plus proche d'elle que je ne l'étais.

— Vous voulez dire que votre père était plus paternel que votre mère maternelle ?

— Mon père était assurément plus paternel. Ma mère, bien que fondamentalement toute dévouée à ses enfants et constamment soucieuse de leur bien-être, n'était pas vraiment maternelle. Enfants, elle ne nous embrassait guère et ne nous câlinait pas. Certes, mon père se complaisait peu dans la tendresse, mais il nous marquait souvent plus d'attention. Je le répète : son courrier est là, qui nous le démontre. Je me souviens par exemple d'une lettre où il se demande, sur le front en 1940, si l'analyse médicale que je me suis fait faire ne révèle pas un peu d'albumine... Il était relativement plus démonstratif dans son affection. Ma mère était souvent silencieuse ou s'exprimait en peu de mots. Elle nous aimait, bien sûr, mais n'osait pas nous l'avouer. Ce n'était pas dans les habitudes des femmes du Nord et de son milieu. Elle me donnait aussi parfois l'impression qu'elle avait davantage de complicité avec Elisabeth, mais je pensais qu'entre mère et fille, c'était le jeu vis-à-vis des hommes. Cela étant, je n'ai jamais vu mes parents se donner tort l'un à l'autre à propos de leurs enfants. L'un comme l'autre avaient toujours raison contre nous, quoi qu'il arrive. Plaider sa cause auprès de l'un d'eux en particulier était voué à l'échec. Leur solidarité était totale. Et toutes les décisions nous concernant se prenaient à deux. En définitive, malgré quelques tensions, ma sœur et moi, nous ne nous estimions ni brimés ni malheureux.

— Qui des deux a choisi votre prénom ?

— Mon père, en fonction de ses ancêtres. Pour Elisabeth, il a eu également le dernier mot. Il nous a toujours appelés par notre prénom, mais quand nous étions enfants, et même adolescents, il lui arrivait de dire « les Babies » à ma mère pour nous désigner, jamais à nous-mêmes. Ce n'était pas, comme on l'a prétendu, une habitude prise à Londres. Elle datait de bien avant. Dans les familles du Nord et dans notre milieu, on désignait souvent les enfants par des termes affectueux de ce genre.

— Se souciait-il de vos études ?

— Plus des miennes que de celles de ma sœur. Il considérait que les études avaient moins d'importance pour les filles. Naturellement, il fallait qu'Elisabeth apprenne ce qu'elle devait apprendre, mais il était plus indulgent avec elle dans les détails et lui faisait plus volontiers des compliments. Elle n'était pas une mauvaise élève, au contraire. En revanche, il veillait sur mes études comme un berger sur sa bergerie. Toutes mes notes lui passaient sous les yeux. A chaque rentrée scolaire,

c'est lui qui allait me présenter au collège et qui rencontrait les professeurs. Ma mère, elle, ne s'en mêlait pas. Toujours le meilleur collège, même s'il était cher, même s'il était le plus incommode et même s'il allait devoir se séparer de nous en nous mettant en internat. Il était entendu avec mes parents que les professeurs et les maîtres avaient toujours raison. Nous savions que se plaindre d'eux aurait été nul et non avenu. Tout petit, je sentais toujours mon père derrière moi, penché sur mes cahiers. Quelquefois, je me le rappelle, il me faisait réciter une fable de La Fontaine ou un poème pendant qu'il se rasait. Souvent, il l'avait appris lui-même par cœur afin de me le faire répéter sans hésitation. Et puis, il s'inquiétait de savoir si les devoirs étaient faits et les leçons apprises.

— Et si ce n'était pas le cas, il sévissait ?

— Il élevait la voix. Cela me suffisait. Il m'avait appris la discipline. Rentrant le soir, il m'interrogeait : « Alors, qu'est-ce que tu as répondu ? Non, ce n'est pas comme ça qu'il faut répondre. Recommence. » Quand un professeur m'enseignait telle matière, il écartait tout ce qui lui paraissait accessoire. Il me faisait savoir par exemple : « Ce qui est important dans ce qu'il vient de dire, c'est cela. Le reste, tu peux l'oublier. » Individualiste, j'avais horreur, comme il l'avait éprouvé lui-même dans sa jeunesse, d'avoir quelqu'un sur le dos. Alors, dès mon arrivée en classe de troisième, il n'a plus insisté. Mais il regardait les notes. Et pour le principe, je devais être dans les dix premiers de la classe qui comptait souvent plus de quarante élèves. Parce que, pour lui, en dessous des dix ou quinze premiers, ce n'était pas la peine de se présenter aux concours ni à l'université. Si j'obtenais ce résultat, il trouvait cela normal et ne m'en parlait pas. Dans le cas contraire, c'était le drame. Il me signifiait que ce n'était pas admissible, que je n'arriverais à rien dans la vie. A dix ans comme à dix-sept, j'avais le droit à la même algarade. Mais il était plus intéressé par le classement que par les notes. Il me répétait : « Il m'est bien égal que tu aies un demi-point si les autres ont zéro. Ce qu'il faut, c'est être avant les autres. »